

INGRES

“LA BAIGNEUSE”

Valeur : 1,00 F

Couleurs : bistre foncé, bistre jaune, bleu, noir

25 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce

par GANDON

Format vertical 36 × 48

(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 9 septembre 1967 à MONTAUBAN (Tarn-et-Garonne) ;

générale, le 11 septembre 1967 dans les autres bureaux.

Né à Montauban le 29 août 1780, Jean-Dominique Ingres manifeste très tôt de telles dispositions pour le dessin que son père, professeur de peinture et de sculpture mais aussi excellent musicien, abandonne le rêve un moment caressé d'en faire un violoniste pour l'inscrire en 1790 à l'Académie de Toulouse. Sept ans plus tard, Jean-Dominique quitte sa province pour devenir à Paris élève de David. En 1800, il concourt pour le Prix de Rome et se classe second; ce résultat ne le satisfaisant pas, il se représente l'année suivante et, cette fois, remporte le Prix avec « Achille recevant les députés d'Agamemnon ». Hélas, la situation des finances publiques constraint le Gouvernement à différer l'attribution de la récompense traditionnelle, un séjour dans la Ville Éternelle. L'attente dure plusieurs années pendant lesquelles Ingres s'exerce à la copie des grands maîtres tout en exécutant des œuvres personnelles comme le « Portrait de la famille Rivière » et le « Portrait de la Belle Zélie » qui révèlent déjà un métier solide.

En 1806 enfin, il part pour Rome et, durant son séjour à la Villa Médicis, peint notamment « Édipe et le Sphinx » ainsi que « Thétis implorant Jupiter »; il se trouve d'ailleurs si bien en Italie qu'il décide d'y rester au lieu de rentrer en France. Chargé de travaux aussi importants que la décoration du Palais du Quirinal et de la Villa Aldobrandini, il tire paradoxalement l'essentiel de ses revenus de modestes commandes que lui procure son barbier; souvent exécutées à la hâte, les œuvres qu'il produit alors — pour la plupart des portraits à la mine de plomb — font aujourd'hui l'admiration des critiques et des amateurs, tellement Ingres s'y affirme déjà en pleine possession de son talent, fait de grâce et de rigueur; pourtant, malgré l'admirable fermeté du dessin, sa « Grande Odalisque », envoyée à Paris au Salon de 1819, ne reçoit qu'un accueil très froid et c'est seulement au Salon de 1824, où il présente lui-même « Le Vœu de Louis XIII », qu'il connaît le succès et voit s'ouvrir à lui les portes de l'Institut.

Son installation dans la capitale marque la fin des années beso-

gneuses et le début de l'ère des honneurs et de l'aisance. Les milieux artistiques parisiens sont alors divisés en deux camps farouchement opposés : d'une part les Romantiques avec, à leur tête, le fougueux Delacroix; d'autre part, les Classiques, privés de leur chef de file, David, en disgrâce depuis la chute de l'Empire, et pour lesquels Ingres va devenir le maître indiscuté.

Dans son atelier se pressent de nombreux élèves que ne rebutent ni son caractère difficile, ni l'intransigeance de ses doctrines. Il ne leur cache pas son admiration pour les maîtres de la Renaissance et leur héritier, Nicolas Poussin, mais en revanche il leur ordonne de détourner le regard dès qu'ils aperçoivent, dans un musée, une toile de Rubens... Bien entendu, un tel dogmatisme suscite de vives réactions et l'on parle bientôt d'archaïsme à propos de certaines de ses toiles, parmi lesquelles le « Martyre de saint Sébastien ». Sensible aux critiques, Ingres décide de ne plus exposer et accepte la direction de la Villa Médicis. Il séjourne à Rome de 1834 à 1841, puis revient à Paris et reprend ses pinceaux pour exécuter une remarquable série de portraits, en particulier ceux de la princesse de Broglie, du duc d'Orléans et de Cherubini. Dès lors, son prestige ne cesse de croître, au point qu'à l'Exposition Universelle de 1855 une salle entière lui est consacrée. Comblé de récompenses officielles, riche et considéré, le vieux maître déploie jusqu'à sa mort, survenue à Paris le 14 janvier 1867, une inlassable activité, peignant encore plusieurs toiles dont « La Source » et « Le Bain turc ».

Peintre extrêmement fécond ayant su aborder avec bonheur les genres les plus divers, c'est toutefois dans le portrait et le nu qu'il a excellé et qu'il faut chercher ses meilleures réussites; là, en effet, malgré le culte exclusif qu'il vouait à la ligne, il s'est montré coloriste pudique et raffiné ainsi qu'en témoigne « La Baigneuse » reproduite par le timbre, œuvre pleinement significative de l'art pictural de celui qui, par ailleurs, a été assurément l'un des plus grands dessinateurs français.

